



Aventures du Capitaine Corcoran, ill. A. de Neuville, Casterman.

AVENTURES MERVEILLEUSES MAIS AUTHENTIQUES DU CAPITAINE CORCORAN, d'Alfred Assollant

par Francis Marcoin

Professeur, historien, journaliste, Alfred Assollant mêle dans ses romans aventure et fantaisie, sur fond d'histoire et d'actualité.

À travers le récit des tribulations du capitaine Corcoran,

Francis Marcoin nous invite à découvrir un aspect du roman d'aventures du XIX^e siècle.

Avec ce livre célèbre en son temps¹, la Bibliothèque Rose s'ouvre en 1867 à un auteur très remuant et peu suspect de fadeur. Ancien élève de l'École normale supérieure et professeur d'histoire, Assollant a quitté l'enseignement avant de se tourner vers le journalisme et de voyager aux États-Unis, d'où il rapporte les *Scènes de la vie aux États-Unis* (1858). Mais il se fait connaître par le roman : *Deux amis* en 1792 (1859), *Les Amours de Quaterquem* (1860),

dont le héros réapparaîtra brusquement, surgissant des airs dans le deuxième tome de *Corcoran*.

Avec la légèreté du ballon

En effet, le capitaine Corcoran est cousin germain d'Yves Quaterquem, qui a découvert le moyen de diriger les ballons et dont les aventures semblent un clin d'œil aux *Cinq semaines en ballon* de Jules Verne,

1. Récemment réédité chez Pocket junior, coll. Pocket junior Références et en deux tomes chez Casterman, coll. Bibliothèque bleue.

parues en 1862. Dans *Corcoran* cependant, l'inspiration ne doit guère à la science ou à la technique, et Yves Quaterquem ne fait que participer aux aventures héroïco-politiques de son cousin, même si une gravure d'A. de Neuville, illustrant la jeunesse pauvre du personnage, le représente mangeant du pain rassis, devant une affiche où l'on peut lire le nom de Nadar, et quelques mots : « plus lourd que l'air », ainsi qu'un nom : « le Géant », le nom du ballon construit par le même Nadar, pour l'ascension mémorable du 2 juillet 1865. Cette image reproduit à peu de choses près l'affiche authentique qui annonçait l'expérience². Elle confirme donc l'intention parodique du récit, en nommant Nadar, un personnage de l'actualité dont la simple mention devrait détruire la croyance en une aventure renvoyée à son caractère d'invention.

Ce ballon qui n'en est pas vraiment un et qui a la forme d'un oiseau, servira à impressionner les Hindous et à conforter Corcoran dans son rôle de onzième incarnation de Viçnou sur terre, capable de faire irruption en tout lieu sans avoir été annoncé. Ici, la supériorité technologique ouvre d'abord de nouvelles perspectives militaires et procure une sorte de liberté illimitée qui permet de tout voir du monde, de choisir ses points de chute et surtout une retraite inviolable. En 1781, bien avant les expériences de Nadar (paradoxalement accomplies dans le cadre de sa « Société d'encouragement pour la locomotion aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air »), un Restif de la Bretonne proposait déjà ce schéma dans *La Découverte australe par un homme volant, ou le Dédale français*³, et il semble bien que ce soit une des fonctions principales du ballon ou de l'aile volante que d'amener en des endroits inaccessibles un

personnage désireux de fonder une nouvelle société.

Ajoutez à cela ce qu'on pourrait appeler « l'inspiration australe », le mystère d'un monde antarctique inverse du nôtre, et vous retrouvez le fameux maelström où l'on s'engloutit dans *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, d'Edgar Poe, ouvrage qui exerça un effet prodigieux sur Jules Verne et auquel on ne peut manquer de penser quand Quaterquem voit du haut de son ballon un bateau périr dans une sorte de maelström. On découvre que celui-ci défend une île déserte où Quaterquem pense s'installer en haine de l'humanité. Voilà un autre clin d'œil, mais Edgar Poe déjà se contentait de citer le mythe et de le détruire en proposant un personnage qui avait tout d'un anti-Robinson ; de même, Assollant ne respecte plus le schéma convenu. D'une part cette île qu'on croyait déserte est occupée, et il faudra d'abord en négocier le rachat avec une famille de naufragés. D'autre part le lieu ne sert plus à illustrer l'ingéniosité de l'homme, puisque ses habitants ne manquent de rien, grâce aux nombreux naufrages qui apportent tout ce qu'il faut jusqu'au rivage, y compris les meilleurs vins.

L'élégance française

On le voit, ce n'est pas la morale de l'effort et du travail qui commande ici. Le prétexte de l'intrigue principale, qui conduit Corcoran en Inde, est traité avec la même désinvolture. En effet, si le début du roman développe un autre motif délibérément classique, le concours lancé par une Académie pour retrouver un manuscrit indien, le héros n'est nullement un érudit. Le manuscrit sera bien trouvé, mais presque accidentellement, au

2. Cette affiche est reproduite dans *Jules Verne, le rêve du progrès*, de Jean-Paul Dekiss, Découvertes Gallimard, p.43.

3. Réédité dans *Voyages aux pays de nulle part*, édition présentée et établie par Francis Lacassin, Bouquins-Laffont, 1990.

travers d'autres aventures bien plus importantes. Le récit attendu de cette chasse au trésor est immédiatement détourné au profit d'exploits guerriers d'abord gratuits puis de plus en plus chargés d'un sens politique, comme si l'auteur se prenait à son propre jeu. Héritier de multiples thèmes et lui-même devancier d'un Jules Verne qui pouvait trouver dans *Corcoran* le cadre hindou des célèbres scènes du *Tour du monde en 80 jours* (1872), Assollant est donc partagé entre légèreté et gravité, ou plutôt cette légèreté a un sens grave et important, puisqu'elle définit une race, préfigurant le discours cocardier d'après la défaite de 1870.

Nous sommes quelques années avant cette défaite, et l'ennemi n'est pas encore le « Boche », même si le début du tome 2 annonce le conflit à venir, quand les philologues allemands récusent toute qualité aux Français dans ce domaine, et réclament la Lorraine et l'Alsace, « ces deux provinces allemandes, frauduleusement détachées de la grande patrie d'Arminius », ajoutant « qu'enfin le sabre allemand, la pensée allemande, la critique allemande, la sagesse allemande et la choucroute allemande (bien entourée de saucisses) étaient au-dessus de tout ».

L'ennemi principal et héréditaire, c'est encore l'Anglais, dont Corcoran ne fait plus de cas « que d'un hareng saur ou d'une sardine à l'huile », tandis que Louison, sa tigresse apprivoisée, le traite comme un *beefsteack* cuit à point. Mais l'affrontement se fait aussi d'une façon que l'on peut dire sportive : curieusement, il y a déjà dans le personnage si français de Corcoran quelque chose de l'Anglais Philéas Fogg, le même flegme, le même goût de l'inutile, sans compter l'attachement pour une jolie Hindoue. Identité et répulsion, telle est l'ambivalence des sentiments ressentis à l'égard de voisins finalement très proches ; dans le vaste univers, il y a deux races principales, « qui sont l'une à



Aventures du Capitaine Corcoran,
ill. A. de Neuville, Casterman

l'autre ce que le dogue est au loup, ce que le tigre est au buffle, ce que la panthère est au serpent à sonnettes. Ce sont deux races affamées, l'une de louanges, l'autre d'argent, - mais toutes deux également batailleuses et prêtes à se mêler des affaires d'autrui sans y être invitées ».

En tant que Français, Corcoran fait partie malgré tout, comme le dit le prince Holkar, d'une nation généreuse qui ne fait point payer des services, alors que pour un Hindou, tout dans l'Anglais est horrible : « leurs blasphèmes, leur voracité, leur habitude de manger des mets consacrés, leur impiété, les sermons de leurs prêtres, la brutalité des chefs, la sévérité de la discipline ». Ne parlons pas du chat à neuf queues, ou de la détestable habitude des Anglais de mettre un Hindou sur les éléphants pour servir de déjeuner aux panthères en cas d'attaque imprévue...

Pour autant, ce n'est pas un idéal qui conduit Corcoran ; il délaisse la recherche

du manuscrit ancien, le Gouroukaramâtâ, car « il n'est rien de tel au monde que de sauver les belles princesses ou de donner sa vie pour elles ». Arrivé à Bhagaavpur au moment où des troubles importants éclatent entre Hindous et Anglais, il sert avant tout la cause de son cœur, en compagnie de sa tigresse Louison. La belle Sita « aux yeux de Lotus » est enlevée par le traître Rao à la solde des Anglais, et voici le héros à sa recherche, la libérant avec panache et franchise, dans une Inde qui est déjà celle de *Kim* de Rudyard Kipling, ne semblant connaître que l'espionnage de part et d'autre.

Le Français porte bien son nom, il est franc ; il fait la guerre en amateur mais sait mener une bataille rangée tout autant que se défendre seul contre une troupe ennemie ; individualiste, au-dessus des autorités, mais doté lui-même d'une autorité naturelle qui lui permet de galvaniser les plus faibles ; en plein assaut, « debout sur la brèche, tranquille et souriant comme s'il eût été au bal, il avait l'œil à tout ».

Le *Grand Larousse encyclopédique* relève dans un livre paru en 1861, *Marcomir*⁴, cette devise d'Assollant : « Si le ciel tombait, je le soutiendrais sur la pointe de ma lance », « ce qui signifie que l'homme ne doit compter que sur lui-même et se considérer individuellement comme renfermant la force d'un monde »...

Avec la pesanteur d'un éléphant

On note aussi qu'en admirateur de Voltaire dont il a tout le scepticisme, il « possède l'art de porter dans les questions politiques une spirituelle fantaisie de style ». On lui reproche même un trop grand désir de briller par le paradoxe et « un souverain

mépris de l'ordre et de la proportion » : « il va, impatient de tout joug, au hasard de l'inspiration ».

C'est bien le sentiment que donnent les *Aventures du capitaine Corcoran*, cette liberté de ne pas suivre un canevas préparé, de bifurquer, de se laisser aller à la rencontre de ses propres personnages. Mais on peut s'interroger sur cet humour, sur cette légèreté alliée à un fond irritant de présomption, sur cette « pensée » qui s'accommode de manière sélective des atrocités commises. Il y a derrière cette apparence de détachement une lourdeur, une pesanteur inquiétante, un cynisme annonciateur des grands conflits où l'on fera si peu de cas de la vie. Car l'irresponsabilité est bien liée à un esprit de sérieux qui l'emporte quand Corcoran devient roi : Holkar, blessé à mort avant que les Anglais ne lèvent le siège de sa ville sous les coups de boutoir de Corcoran, a fait de celui-ci son successeur, son fils adoptif et l'époux de Sita. C'est lui maintenant qui poursuit le colonel Barclay, obligé de faire la paix au moment où la révolte des Cipayes s'étend dans l'Inde.

Assuré de son trône, Corcoran découvre que Holkar n'était que rapacité et cruauté, et qu'il faisait empaler ses sujets au moindre prétexte. Le colonialisme, mauvais quand il est anglais, se révèle donc bienfaisant quand il vient de France. Le nouveau roi rédige une proclamation où il décide de régner selon le droit et invite les Mahrattes à élire des députés. Son modèle, c'est le citoyen français, supérieur à tous les rois, et pareil à son père, pêcheur de Saint-Malo. Considéré comme la onzième incarnation de Vichnou, il remet cependant son pouvoir devant les États généraux, ne voulant son trône que du consentement de ses sujets. Dès lors on peut

4. Marcomir est le nom d'un prétendu chef franc qui, selon l'abbé Trithème, aurait été le prédécesseur du légendaire Pharamond. La légende a inspiré les auteurs pour enfants (*Favien et les fils de Marcomir*, par J.B. Berger, chez Barbou, 1843).

penser que l'historien Assollant réécrit à sa façon l'histoire de France et imagine ce qu'aurait pu faire Louis XVI dans la perspective d'une monarchie élective. Le roi acclamé se contente d'une petite armée régulière, se fondant sur la levée en armes de la nation pour la défendre. Le premier volume s'achève sur cette conciliation de la monarchie et des fédérés, programme raisonnable étayé par un peu de magie, la tigresse Louison étant révéree comme la forme prise par la déesse Kaly pour se montrer aux hommes. Au début du second tome, une lettre à l'Académie des sciences de Lyon nous apprend que le *Gouroukaramâtâ* est enfin retrouvé. Mais les intérêts de Corcoran sont ailleurs : mettre en place le système représentatif, aménager le territoire (rendre la justice, réformer l'administration, faire manœuvrer son armée, construire des routes et des ponts), et reprendre le dessein de Dupleix et Bussy, c'est-à-dire chasser les Anglais de l'Inde, non pas mettre fin au colonialisme, mais en instituer un nouveau, moins attaché à exploiter le pays soumis qu'à lui donner les lumières françaises. On voit là comment Assollant met en scène le projet qui soutiendra la colonisation du Maghreb ou de l'Afrique noire : les Hindous n'ont jamais su se gouverner seuls, Corcoran est obligé de veiller à tout, malgré les droits qu'il a octroyés.

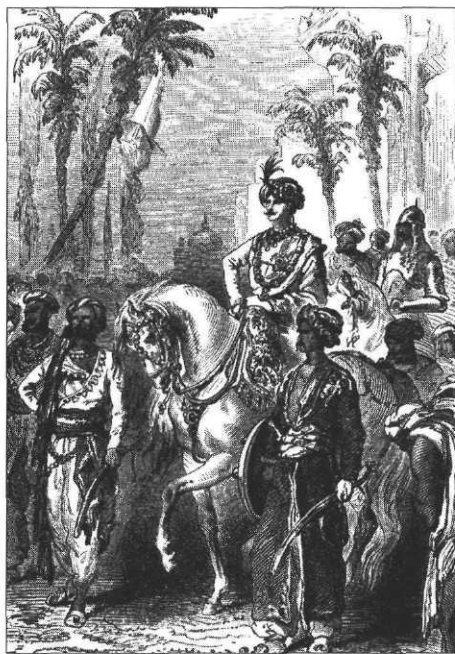
Au fil du roman, l'ambition du personnage prend une ampleur qui confine à l'enflure et laisse croire que l'auteur s'est lui-même laissé porter par la gravité plus que par la légèreté. En effet, à ce projet déjà bien chimérique succède tout simplement l'aspiration à devenir un nouveau Napoléon, dont Corcoran prétend connaître les plans les plus secrets. Loin du manuscrit ancien dont nous n'avons rien su, c'est un manuscrit plus récent, signé de la main de l'empereur, qui capte l'attention. S'y déploie la folie imaginative de l'époque, fort éloquente sur les

fantasmes de domination universelle qui agitent historiens et hommes politiques.

On y trouve la liste des étapes de l'armée française, de Strasbourg à Calcutta par voie de terre : « Napoléon, partant de Dresde, allait rejoindre son armée sur le Niemen. De là, pénétrant en Lituanie, il coupait en deux et prenait la grande armée russe [...] Ce premier point obtenu, le reste était facile. Le czar rendait sa part de Pologne, et l'Autriche la Galicie. La Pologne entière, remise sur ses pieds, montait à cheval pour suivre Napoléon. Mais ne crois pas qu'on laissât le czar sans compensation. Tu vas voir quel présent on lui faisait ! La Chine ! Tu ouvres de grands yeux. Mon ami, rien n'était plus facile. La Chine est à qui veut la prendre. C'est un grand corps sans âme [...] Napoléon, dis-je, savait bien qu'un tel empire est la proie du premier venu. C'est pourquoi il en offrait la moitié à son compère Alexandre, mais la moitié seulement, et encore était-ce le nord de l'empire, qui est froid et rempli de steppes. Sans le dire, il se réservait le reste, c'est-à-dire tout ce qui est au sud du fleuve Hoang-Ho. À la Chine méridionale, il ajoutait la Cochinchine et l'Inde, de façon que tout le continent de l'Asie eût été partagé entre ces deux maîtres, Alexandre et Napoléon ».

Ainsi Corcoran dispose-t-il du monde à sa façon : « Napoléon, entraînant sur ses pas la cavalerie hongroise et polonaise, entraînait dans Constantinople comme dans un moulin »... On invoque une histoire possible qui n'aurait manqué d'être qu'à un cheveu près, et que Corcoran oubliera lui-même assez vite : mais par-delà l'imagination un peu échevelée, c'est l'inscription même du discours colonialiste qui compte, l'idée que les autres peuples sont en quelque sorte disponibles, l'aventurier ne faisant qu'anticiper sur une conquête au travers d'un rêve dont Kipling, encore lui, soulignera la dérision dans ce magnifique texte qu'est *L'homme qui voulut être roi*.

Avec son inconséquence systématique, Assol-



Aventures du Capitaine Corcoran,
ill. A. de Neuville, Casterman

lant critique cette même propension chez l'Anglais, « persuadé que le monde est fait pour les gentlemen et que le reste de l'espèce humaine est faite pour cirer les bottes des gentlemen ». Et, amenant lui-même le doute, mais sans que cette contradiction ait l'air délibérée, Assollant prête au Maharajah Corcoran un goût pour les jeux du cirque, quand celui-ci oblige un espion anglais à combattre contre son complice dans l'arène, pour sauver sa vie. Spectacle précédé d'un autre non moins significatif : « Pour calmer un peu l'impatience de la foule, on lâcha d'abord un éléphant sauvage, pris l'avant-veille dans la forêt, et on le plaça entre trois éléphants apprivoisés, dont l'un à sa droite, le second à sa gauche et le troisième par derrière, le poussaient et le frappaient à coups de trompe

pour lui enseigner ses nouveaux devoirs [...] Hélas ! pauvre éléphant ! il avait été, lui aussi, victime d'une trahison. Une jeune éléphante apprivoisée l'avait, par ses coquetteries, amené dans le piège et maintenant il excitait la risée des hommes ».

En tout état de cause, le roman est l'occasion pour le professeur et historien Assollant de développer ses idées sur le gouvernement des hommes et sur la conduite de la guerre. Mais la vraisemblance lui interdisant de concrétiser le projet délirant de Corcoran, il lui accorde plusieurs victoires éclatantes qui lui permettent de traiter avec les Anglais. « Connaissant trop la lâcheté naturelle des pauvres Hindous pour avoir confiance dans l'avenir », il consent au titre d'allié de la reine Victoria, avant d'abdiquer, de proclamer la république fédérale des États-Unis mahrattes, et de se retirer dans une île voisine de l'île Quaterquem.

Manière élégante d'en finir avec un récit qui était allé trop loin. La démesure du personnage, son fond inaltérable de bêtise et de contentement de soi, que la défaite de 70 devait singulièrement refroidir, sont rendus acceptables par l'« esprit », cette manière de ne jamais avoir l'air de se prendre au sérieux, qui n'est bien souvent qu'une attitude, comme nous avons pu l'observer déjà chez un Louis Desnoyers⁵. Sans doute fier de son nom, Assollant s'est toujours voulu impertinent, insolent. Voici qu'il vient semer le désordre dans cette sage bibliothèque Rose, voici qu'il rompt ostensiblement avec toute catéchèse, mais l'invincibilité de son personnage n'est-elle pas porteuse d'un conformisme autrement profond, qui affectera le plus souvent le roman d'aventures français et le dispensera du doute, ce doute qui au contraire ronge le roman vernien et lui donne ce qu'il a de meilleur ? ■

5. Voir « lecture anachronique : Jean-Paul Choppart, de Louis Desnoyers », in *La Revue des livres pour enfants*, n°157, 1994.